

SOUFFLEUR

Agir sur le monde



N° 74

FÉV 2026

DÈS CHF 2.-

PÉRIODIQUE ÉDITÉ
PAR L'ASSOCIATION
DES AMIS DU TPR –
CENTRE NEUCHÂTELOIS
DES ARTS VIVANTS
LA CHAUX-DE-FONDS
WWW.TPR.CH/AMIS

LE

« Les limites de mon langage signifient les limites de mon monde. »

Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*

Chères Amies, chers Amis du TPR,

Le théâtre ne se contente pas de transmettre des savoirs. Il est aussi un lieu de mise en présence : il rend sensibles des réalités que nous connaissons déjà, mais qui, par leurs cadres mêmes – sociaux, institutionnels, symboliques – demeurent le plus souvent à distance.

Dans ce numéro du *Souffleur*, *La Nuit juste avant les forêts*, *La Misère du monde* et *Grand Conseil* abordent cette distance par des voies très différentes. *La Nuit juste avant les forêts* fait entendre une parole solitaire, adressée, insistante, qui se heurte à l'absence d'écoute. *La Misère du monde* s'attache à des existences prises dans des contraintes ordinaires, là où la langue manque, hésite, se délègue, et où la précarité traverse aussi la possibilité même de dire. *Grand Conseil*, enfin, met en scène les dispositifs institutionnels par lesquels la parole est organisée, reprise, reformulée et arbitrée.

Ces trois spectacles n'ont ni la même forme ni la même adresse. Ils interrogent pourtant chacun, à leur manière, ce que parler veut dire : qui parle, depuis quelle place, avec quels mots, et sous quelles conditions. Ils donnent à voir des expériences de la langue qui n'ont ni la même légitimité ni les mêmes effets.

La langue est au cœur de ces propositions : langue politique, langue administrative, langue ordinaire, qui structurent le débat, distribue les places et conditionne ce qui peut être entendu. Le théâtre ne la corrige pas ; il la met en jeu et en rend visibles les usages et les effets.

Enfin, nous voulons aussi ici rendre hommage à Marc-André Nardin, collègue et ami, qui nous a quittés si brutalement. Sa présence, son engagement et sa fidélité au théâtre comme lieu de lien et de pensée continuent de nous accompagner.

Bonne lecture, et belles rencontres. |

ASSOCIATION DES AMIS DU TPR

**Assemblée générale des Amis du TPR
le vendredi 24 avril 2026 à 17h30
à Beau-Site.**

L'Assemblée sera suivie à 19h15
du spectacle *La Misère du monde*,
d'après Pierre Bourdieu,
mise en scène d'Orélie Fuchs.



© Siri Johansson



© Guillaume Perret



© Orélie Fuchs

- 2 Billet du comité
- ARGUMENT
- 4 *La Nuit juste avant les forêts*
- BIOGRAPHIE + ENTRETIEN
- 5 Fanny Künzler
Conception et jeu
La Nuit juste avant les forêts
- BIOGRAPHIE
- 10 Bernard-Marie Koltès
- KOLTÈS
- 11 Quelques mots sur
Bernard-Marie Koltès et
La Nuit juste avant les forêts
- ARGUMENT
- 12 *Grand Conseil*
- BIOGRAPHIE + ENTRETIEN
- 13 Laurence Maître
Mise en scène et écriture
Grand Conseil
- ENTRETIEN
- 18 Les rouages de la démocratie
Entretien avec les
acteur·rices de *Grand Conseil*
- DÉMOCRATIE
- 23 Comment nos député·es
voient-ils la démocratie
suisse et leur travail
au Grand Conseil ?
- ARGUMENT
- 25 *La Misère du monde*
- BIOGRAPHIE + ENTRETIEN
- 26 Orélie Fuchs
Mise en scène
La Misère du monde
- BOURDIEU
- 30 La démarche
de Pierre Bourdieu
- EN ÉCHO
- 31 *La sociologie est un sport
de combat*
- VOIX
- 32 *La Misère du monde :*
quand la langue
vient à manquer
- TPR
- 34 Manifestations à venir

La Nuit juste avant les forêts

Texte **Bernard-Marie Koltès** Conception et jeu **Fanny Künzler**

Étranger au cœur de la ville, rejeté en marge de la société, un individu erre seul sous la pluie. En quête d'une chambre pour la nuit, il aborde un Autre. Pour retenir ce « tu » qui demeure invisible, il parle et parle encore, et ce flot de paroles se déploie en un long monologue qui semble ne jamais devoir finir...

Le suicide d'une prostituée, une agression dans le métro, des rencontres racistes et homophobes, une nuit d'amour... Guet-apens urbains, misère et noirceur humaines s'accrochent au récit de ce laissé-pour-compte. Claquant comme un coup de feu nocturne, sa prise de parole enfiévrée n'a pas fini de résonner dans nos friches contemporaines...



© Siri Johansson

FANNY KÜNZLER COMÉDIENNE ET METTEURE EN SCÈNE



© Angini Pai

Née à Vaulion (VD) en 1994, Fanny Künzler s'est installée à Neuchâtel il y a huit ans, pour y exercer son métier et suivre un cursus universitaire en philosophie. Dès l'enfance, elle découvre la pratique du théâtre et elle y trouve un espace de liberté qui la séduit. Après le gymnase, elle s'offre une année sabbatique pour s'essayer à une pratique régulière de danse, de théâtre et d'improvisation, ainsi que pour faire des stages à la Scuola Dimitri au Tessin et à l'École internationale Jacques Lecoq à Paris.

Confortée dans son envie de devenir professionnelle, elle entre au Conservatoire de Fribourg en 2013. Elle intègre ensuite les Teintureries à Lausanne, où elle a l'occasion de travailler sous la direction de Philippe Sireuil, Gian Manuel Rau, Dan Jemmet, Omar Porras ou encore Marco Cantalupo. Diplômée en 2017, elle participe dès lors à plusieurs spectacles sur les scènes romandes, le Petit Théâtre de Lausanne pour plusieurs spectacles jeune public, et le Théâtre des Osses à Fribourg, où elle intègre depuis 2023 la troupe des *Figaros* et du *Misanthrope*.

Également passionnée par l'enseignement, Fanny dispense des cours de théâtre et d'improvisation depuis plusieurs années, entre autres au sein des Ateliers de théâtre du Comsi, de la Ligue d'improvisation neuchâteloise et au Théâtre du Pommier à Neuchâtel.

En 2022, elle crée sa propre compagnie, Les Filles d'Artémis, avec l'envie de métisser les arts vivants avec les arts musicaux, les arts visuels et les arts plastiques. L'une de ses créations, *La Tente* de Claude Ponti, a été présentée au Théâtre ABC en 2024 à La Chaux-de-Fonds.

En 2022 toujours, elle rejoint La Belle constellation, un projet initié par Anne Bisang au TPR, qui inscrit dans la durée la collaboration avec des artistes implantés dans le canton de Neuchâtel.

Fanny Künzler

Conception et jeu

La Nuit juste avant les forêts

Qu'est-ce qui vous a amenée vers ce monologue de Koltès ?

J'ai découvert l'écriture de cet auteur au Conservatoire de Fribourg, où j'ai travaillé des parties de *Roberto Zucco*. Puis, je me suis à nouveau confrontée à Koltès aux Teintureries, l'école professionnelle que j'ai suivie, en abordant *Quai Ouest*. J'ai vraiment adoré cette écriture très musicale, à la fois très concrète et très poétique. J'ai également goûté au début de *La Nuit juste avant les forêts*, et on nous a présenté ce texte comme étant particulier et très difficile – c'est une phrase qui ne finit pas. Cette partition est très intrigante pour un·e élève comédien·ne et elle est restée dans un coin de ma tête.

En 2022, j'ai choisi d'en présenter une partie dans le cadre de la Fête du théâtre *A la fresh*. J'avais envie de rencontrer ces mots, d'éprouver ce que l'on ressent en les disant, de me confronter au côté mystérieux de cette écriture. C'était aussi pour moi l'occasion de me faire connaître dans le paysage culturel professionnel neuchâtelois. Cette représentation de vingt minutes a rencontré un écho favorable auprès des directeur·rices de théâtre : Anne Bisang notamment, mais aussi Robert Bouvier, Yan Walther et Yvan Cuhe m'ont encouragée à aller plus loin.

Aujourd'hui, c'est un challenge. Je n'ai jamais fait de seule en scène et pendant un certain temps, je me suis d'ailleurs demandé si je serais capable de porter ce texte dans son entier, et cette parole qui est celle d'un homme étranger. Aussi, monter *La Nuit juste avant les forêts* est une chance, une opportunité d'apprendre beaucoup de choses et sans doute de m'affirmer dans ma pratique artistique.

Par ailleurs, cela implique tout un volet administratif et entrepreneurial pour lequel les comédien·nes ne sont pas formé·es. C'est un gros travail qui parfois me décourage. En même temps, je me dis que cette charge est riche d'enseignements et je reste curieuse de l'approfondir. Il vaut mieux le voir comme ça !



© Siri Johansson

Se mettre en bouche les mots de Koltès, c'est difficile, ou les avez-vous apprivoisés facilement ?

Cela fait quatre-cinq ans que j'emporte ce texte dans ma poche de veste. D'abord sans savoir ce que j'en ferais vraiment, j'en ai appris un bout par-ci, un bout par-là. Je l'ai emmené avec moi en vacances, car j'adore apprendre des textes en marchant, lors de randonnées par exemple. Chaque partie de ce texte correspond presque à un endroit où je l'ai travaillé, j'aime bien m'en souvenir. J'ai adoré me mettre en bouche ces mots-là et je les ai assez vite apprivoisés. On peut comprendre le sens de la phrase ou pas, mais, telle qu'elle est écrite, elle devient une sorte de mélodie, elle possède une rythmique qui permet de la garder en tête, en bouche, sans trop de difficulté finalement, j'ai été surprise. Il y a des passages très crus aussi, qu'il m'est plus difficile d'assumer. C'est une parole qui est belle, touchante, et elle peut aussi heurter. La vision de la figure féminine, par exemple, a beaucoup évolué depuis 1977, date de la création.



© Siri Johansson

Mais il ne faut pas oublier que ce n'est pas un manifeste, c'est la parole d'un être qui essaie de dire et qui se confronte à la difficulté de dire, avec toute sa complexité et ses nuances.

Les thèmes abordés vous ont donc autant impactée que l'écriture elle-même...

Oui. Quand on lit de la poésie, il arrive que l'assemblage des mots nous permette de comprendre quelque chose d'essentiel, qui émerge au-delà de ces mots. C'est un peu le cas ici aussi : dans ce flot qui ne finit pas, on ne sait jamais exactement de quoi il est question finalement, mais on comprend quelque chose d'essentiel sur le lien humain. Un lien dont on a, je pense, immensément besoin, et peut-être davantage aujourd'hui. Il y a dans ce texte une demande faite à une personne dont on ne sait jamais vraiment si elle existe ou pas, abordée dans l'urgence de créer un lien, de former une sorte de bulle de résistance dans un monde très hostile. Celui qui s'exprime est un homme qui n'a habituellement pas droit à l'écoute, c'est un étranger dans une ville, condamné à errer.

JE CROIS QUE LE THÉÂTRE EST AUSSI UN ENDROIT OÙ L'ON PEUT DONNER VIE À LA PAROLE DE CELLES ET CEUX QUI NE L'ONT PAS. JE CROIS QUE L'ÉCRITURE DE KOLTÈS PORTE EN ELLE CETTE ENVIE AUSSI.



© Siri Johansson

Cela me plaît et m'émeut beaucoup de pouvoir porter ces mots-là et cette thématique-là. Je crois que le théâtre est aussi un endroit où l'on peut donner vie à la parole de celles et ceux qui ne l'ont pas. Je crois que l'écriture de Koltès porte en elle cette envie aussi.

Vous interprétez une partition écrite pour un homme. Comment l'avez-vous abordée ?

En fait je crois que personne n'a jamais dit que cette partition était écrite spécifiquement pour un homme... Là se joue une question essentielle : que représente-t-on et comment ? Quel est le média du théâtre ? Le fait de pouvoir incarner un autre que soi me semble essentiel. Et puis, j'adore me transformer, me déguiser, j'adore le travail sur le masque par exemple. En 2022, j'avais tenté de me grimer un peu. Le résultat était un peu flou, car la transformation n'était pas importante. Mais finalement, c'est ce flou que je trouve intéressant : je vais utiliser mon propre corps et ma propre voix, féminine, sans avoir pour autant envie de représenter une femme sur scène.

DIRE CE TEXTE-LÀ, CE FLOT DE MOTS QUI NE S'ARRÊTE JAMAIS, C'EST TRÈS PHYSIQUE. LE CORPS A TOUTE SA PLACE DANS LA TRANSMISSION DE CETTE PAROLE.

La confrontation entre cette figure masculine représentée par l'écriture et mon propre corps me permet de faire résonner les mots d'une autre façon, peut-être de faire émerger des nuances qui me semblent toujours bienvenues. Je me réjouis de cette rencontre. Mon métier, c'est aussi d'être une sorte de passeuse, je transmets une parole, une écriture.

Vous avez effectué des stages au sein de l'École Jacques Lecoq et de la Scuola Dimitri qui, toutes deux, accordent beaucoup d'importance au travail corporel. Comment cette dimension-là a-t-elle rencontré le monologue, où, a priori, le verbe est tout-puissant ?

Dans mon travail de comédienne, j'aime beaucoup les mots et, à parts égales, le travail du corps. Je crois qu'ils vont de pair. Dire ce texte-là, ce flot de mots qui ne s'arrête jamais, c'est très physique. Le corps a toute sa place dans la transmission de cette parole. Je cherche aussi à créer des bulles de respiration pour les spectateur-rices et pour moi également, cela me semble important. Je me suis entourée de personnes dont j'admire le travail, Juliette Vernerey, comédienne et metteuse en scène, et Maky Grochain, danseur et chorégraphe, pour travailler l'aspect physique, pour apporter des moments de respiration grâce au mouvement par exemple, et raconter peut-être au-delà des mots.

Vous avez choisi d'évoluer dans une scénographie dépouillée. Est-ce pour mieux mettre la langue en valeur ou pour laisser plus de place à l'imaginaire des spectateur-rices ?

J'avais envie de mettre en scène l'errance et la solitude, la voix d'une personne résonnant dans une immensité trop vaste pour elle, et qui cherche désespérément un endroit à soi, où se reposer. La solitude peut bien sûr se raconter de multiples manières, mais j'aimais bien cette idée d'immensité. Elle me rappelle combien nous sommes tout petits dans l'espace urbain : où est-on, où va-t-on, où se sent-on « chez soi » ? Il est difficile de trouver un coin où s'asseoir si on est fatigué par exemple. Dans cet espace, les mots prennent une place immense, l'adresse à ce « tu » qui demeure invisible est très importante. S'il y a trop d'objets sur le plateau, j'ai l'impression de perdre cette adresse essentielle. Un élément dans la scénographie auquel je tiens particulièrement, c'est l'eau.

Il y a dans ce texte, à la fois dans sa langue et dans ce qu'il m'évoque, quelque chose qui a trait à la matière. La pluie y est très présente et le contact avec l'eau me plaît.

Dans l'idéal, comment voudriez-vous que le public reçoive ce texte ?

Recevoir un pareil flot de texte peut être violent, je l'imagine bien, mais, en même temps, je crois que le théâtre est précisément le lieu de l'écoute pleine. Comme ce personnage n'a pas droit à la parole, qu'il n'existe pas aux yeux de la société, ou difficilement, j'ai envie de donner aux gens la possibilité de l'écouter, longtemps et dans toute sa complexité. J'espère que les gens se surprendront à vibrer avec ce qui se dit. J'ai envie de leur offrir la possibilité de vivre une sorte d'expérience fulgurante d'empathie.

Au-delà de la transmission de ce texte-là, qu'avez-vous à cœur de défendre au théâtre ?

Avant tout, le fait de pouvoir se mettre en lien dans un lieu donné. J'ai lu *Le réseau des tempêtes* de Pablo Servigne, qui dit combien le lien social est fondamental dans les sociétés ; ce qu'il nous reste quand rien ne va, c'est le lien entre les gens et c'est une ressource. J'y crois profondément. Les théâtres, comme les églises d'ailleurs aussi, sont des lieux où l'on peut se retrouver et vivre quelque chose ensemble, j'ai envie que cela perdure. Le théâtre rassemble des artistes sur une scène, il occasionne la rencontre d'un public avec des acteurs, d'un public et d'une écriture, il nous permet d'entrer en résonance avec des choses un peu plus grandes que nous. C'est le sens de mon métier.

Quant aux « contenus » à défendre, j'aime beaucoup les textes classiques ; on vient de quelque part et il est beau de voir que ces textes peuvent encore nous dire quelque chose. J'aime tout autant le théâtre physique, la marionnette. Et puis, je crois qu'on doit réinventer notre manière de raconter des histoires aujourd'hui, de redéfinir nos valeurs fondamentales, ce qui fait sens, ce qui compte vraiment : le lien, le partage, le soin, l'écologie... Je fais donc également confiance aux écritures contemporaines, aux écritures de plateau, qui permettent de faire naître de nouvelles histoires. |

© Siri Johansson



© Siri Johansson



© Siri Johansson



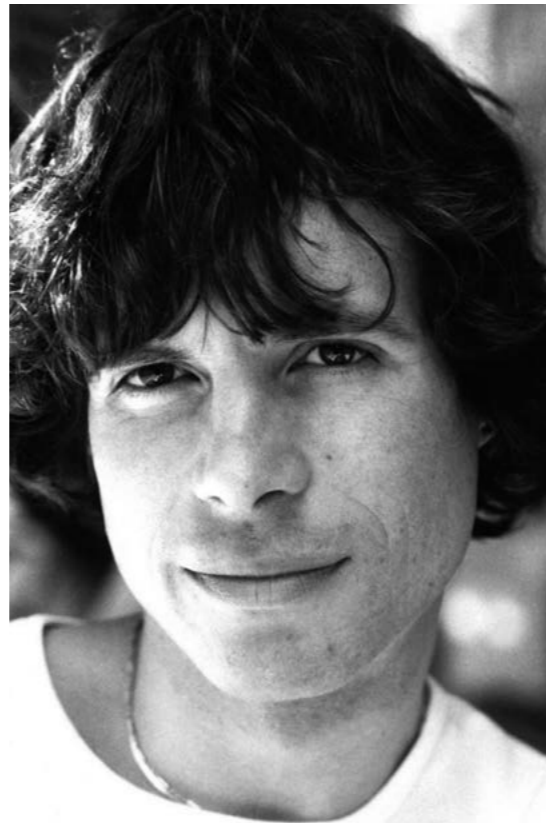
[...] TU TE PROMÈNES N'IMPORTE OÙ,
UN SOIR PAR HASARD,
TU VOIS UNE FILLE PENCHÉE
JUSTE AU-DESSUS DE L'EAU,
TU T'APPROCHES PAR HASARD,
ELLE SE RETOURNE, TE DIT :
MOI, MON NOM, C'EST MAMA,
NE ME DIS PAS LE TIEN, NE ME DIS
PAS LE TIEN, TU NE LUI DIS PAS
TON NOM, TU DIS : OÙ ON VA ?
ELLE TE DIT : OÙ TU VOUDRAIS ALLER ?
ON RESTE ICI, NON ?,
ALORS TU RESTES ICI, JUSQU'AU
PETIT MATIN QU'ELLE S'EN AILLE,
TOUTE LA NUIT JE DEMANDE :
QUI TU-ES ? [...]

Citation tirée de Bernard-Marie Koltès, *La Nuit juste avant les forêts*,
Les Éditions de Minuit, Paris 1988

COMME CE PERSONNAGE N'A PAS DROIT À LA PAROLE, QU'IL N'EXISTE PAS AUX YEUX DE LA SOCIÉTÉ, OU DIFFICILEMENT, J'AI ENVIE DE DONNER AUX GENS LA POSSIBILITÉ DE L'ÉCOUTER, LONGTEMPS ET DANS TOUTE SA COMPLEXITÉ.

BERNARD-MARIE KOLTÈS¹

AUTEUR DRAMATIQUE



© Elsa Ruiz

- 1948 Naissance à Metz dans une famille bourgeoises catholique. Son père est officier de carrière, ce qui occasionne de nombreux déplacements. Le jeune Bernard-Marie est pensionnaire chez les Jésuites. Il étudie le piano et l'orgue
- 1966 Koltès se rend au Canada comme animateur dans un camp de jeunesse catholique
- 1968 Premier voyage aux États-Unis
- 1969 Entre à l'École du Théâtre national de Strasbourg, dirigé par Hubert Gignoux
- 1970 Création de sa troupe, Le Théâtre du Quai. Premiers textes : *Les Amertumes* (d'après *Enfance* de Gorki), *La Marche* (d'après *Le Cantique des cantiques*), *Procès Ivre* (d'après *Crime et châtiment* de Dostoïevski). En 1972 Il écrit *L'héritage* puis, l'année suivante, *Des voix sourdes*. Ces textes sont enregistrés par l'ORTF de Strasbourg et sur France Culture
- 1973 Voyage en URSS et en Europe de l'Est. Adhésion au Parti communiste (jusqu'en 1979)
- 1974 Commence son premier roman, *La Fuite à cheval très loin dans la ville*, qui évoque la drogue comme une fuite. Tentative de suicide, dépendance aux drogues puis désintoxication
- 1977 *La Nuit juste avant les forêts*, mise en scène au festival off d'Avignon avec le comédien Yves Ferry dans le rôle phare
- 1978 Voyage au Nigeria et en Amérique latine
- 1979 Rencontre avec Patrice Chéreau qui montera la plupart de ses pièces
- 1980 Voyage au Mali et en Côte d'Ivoire
- 1984 Publication de *La Fuite à cheval* aux Éditions de Minuit, qui éditeront la plupart des textes de Koltès
- 1985 Koltès écrit un scénario, *Nickel Stuff*, projet inabouti, avec John Travolta
- 1986 Création par Chéreau de *Quai Ouest*
- 1987-88
Dans La solitude des champs de coton
- 1988 *Retour Au désert*, mise en scène de P. Chéreau, avec Jacqueline Maillan et Michel Piccoli
- 1989 Dernier voyage à Lisbonne, au Mexique et au Guatemala
Koltès meurt à Paris des suites du sida
- 1990 Création de sa dernière pièce, *Roberto Zucco*, à la Schaubühne de Berlin par Peter Stein

Quelques mots sur Bernard-Marie Koltès et *La Nuit juste avant les forêts*

L'aller double de Koltès, Matthieu Protin

Les voyages de Koltès ne relèvent pas de la simple anecdote biographique. Ils ont rythmé son existence, l'ont scandée depuis la fuite lointaine dans la ville de New York dès 1968 jusqu'au voyage ante mortem en Amérique du Sud en 1989. À son retour, Koltès n'a plus que quelques semaines à vivre. De même qu'il n'a jamais cessé d'écrire, il n'aura cessé de voyager. [...]

« On entretient un rapport avec le langage dans un pays étranger, qui est étonnant. J'écris différemment, par exemple, à New York qu'à Paris. On prend une espèce de plaisir parce qu'on est très seul »¹.

La prise de distance ne s'effectue pas uniquement vis-à-vis du vieux continent. Le lieu de l'écriture coïncide rarement avec celui constituant le sujet de la pièce. Il s'agit d'un recul nécessaire estompant encore davantage le rapport au pays raconté, analogue à la suppression d'une localisation trop précise dans le titre originel de la pièce *La Nuit juste avant les forêts du Nicaragua*. Les œuvres de Koltès ne constituent pas des récits de voyage, mais la mise en place d'un espace singulier dont les origines sont multiples.

Analyse de l'œuvre, Alexandre Le Quééré

Bernard-Marie Koltès choisit Yves Ferry, qu'il a rencontré à l'École du Théâtre national de Strasbourg, pour interpréter *La Nuit juste avant les forêts*. Le spectacle est présenté dans le off d'Avignon. La première mise en scène est très dépouillée, avec une simple table derrière laquelle Yves Ferry joue un passant tout en émotion. Reprise plusieurs fois dans les saisons qui suivent, *La Nuit* est montée et jouée par différentes équipes. Jean-Luc Boutté en présente une version au Petit Odéon, à Paris, avec Richard Fontana, dans une atmosphère de bistrot. Avec *La Nuit juste avant les forêts*, Bernard-Marie Koltès commence véritablement sa carrière d'auteur, qu'il va poursuivre tout au long des années 80.

Territoires koltésiens, Anne Quentin

Dans la musique, Koltès cherchait avant tout ses racines : « Mes racines sont le point de jonction entre la langue française et le blues »². La musique est la racine qu'il cherche à retrouver dans l'écriture. Ce sens si évident, si immédiat que recèlent les phrases musicales, là où les mots, seuls, échouent si souvent... le monologue de *La Nuit juste avant les forêts* est une véritable composition musicale élaborée autour de thèmes ou motifs récurrents : la pluie, la chambre, les cons. |

Extraits tirés de *Les Nouveaux Cahiers de La Comédie-Française : Bernard-Marie Koltès*, Éditions La Comédie-Française et L'avant-scène théâtre, Paris 2007

¹ Entretien avec François Malbos in *Une part de ma vie*, Éditions de Minuit, Paris 1999

² Entretien avec François Malbos in *Une part de ma vie*, Éditions Bleu-Sud, Manosque 1987

¹ Sources : France-Culture 2009 et 2016, www.radiofrance.fr/franceculture/bernard-marie-koltes-reperes-biographiques-3794419 et Olivier Goetz www.atrac.ch/?page_id=4069

par
Caroline Neeser

Grand Conseil

Mise en scène et écriture **Laurence Maître**



© Guillaume Perret

Avec *Grand Conseil*, la Compagnie Provisoire convie le public à une immersion inédite dans les coulisses d'un pouvoir législatif cantonal. Une fois installés dans la salle du Grand Conseil neuchâtelois, les spectateur·rices, député·es pour quelques instants, assistent au débat mené par les comédien·nes. Ils écoutent les arguments, tentent de capter les tensions et les mouvements souterrains. Et à la fin du débat, comme de vrais député·es, il doivent voter : faut-il accepter ou non une initiative visant à taxer la vente de viande ?

Le débat, volontairement traversé par de grands enjeux sociétaux actuels permet de mettre en évidence les dynamiques souterraines du pouvoir et de l'élaboration de textes législatifs. Tout en parlant climat, économie ou société, on interroge les ressorts de la démocratie. Comment dialoguer, éviter le risque de polarisation, comment trouver un consensus et finalement, comment vivre ensemble malgré des idées et des intérêts divergents ?

Grand Conseil interroge l'apparente immuabilité des lois, met en évidence les aléas de leur élaboration et révèle la profonde humanité de textes qui donnent un cadre à toute vie en commun.

LAURENCE MAÎTRE COMÉDIENNE ET METTEUSE EN SCÈNE



© Guillaume Perret

Originnaire du Jura, Laurence Maître se forme à l'École du Théâtre des Teintureries à Lausanne après des études en droit. Comme actrice, elle joue depuis dans diverses productions, sous la direction notamment de Sébastien Ribaux, Guillaume Béguin, Michael Delaunoy, Floriane Mésenge ou Françoise Boillat. Membre du collectif neuchâtelois Princesse Léopold, elle contribue à plusieurs créations, dont *Devenir ourse* (2023).

Passionnée par les écritures et la musicalité du langage, elle développe de nombreux projets mêlant poésie et univers sonores, et se produit régulièrement avec le trio électro-jazz Hartoplus. Au sein de La Belle constellation (TPR), elle participe à la première édition des *Autoportraits* en 2022.

Avec la Compagnie Provisoire, elle crée *Guggen Prose* (2021) et travaille actuellement à la création de *Grand Conseil*, spectacle politique en collaboration avec le TPR, l'ABC, Le Théâtre du Passage et le CCN – Le Pommier qui aura lieu en mars 2026 dans la salle du Grand Conseil neuchâtelois, puis au Parlement jurassien.

Engagée dans le paysage théâtral régional et associatif, elle est membre du comité de Théâtre ProNE depuis 2020 et participe activement à l'organisation de la Fête du Théâtre du canton de Neuchâtel.

Laurence Maître

Mise en scène et écriture *Grand Conseil*

Pourquoi avez-vous choisi d'analyser le Grand Conseil ?

Avant de faire une école de théâtre, j'ai fait un Master en droit à l'Université de Neuchâtel. Dans le cadre de nos études, nous avons bien sûr étudié le processus législatif, vu comment une loi se crée. J'ai trouvé particulièrement intéressant de voir le décalage entre le produit fini, la loi que l'on va appliquer, qui paraît extrêmement rationnelle et véhicule une image d'autorité, et le processus d'élaboration, qui est beaucoup plus fluctuant, fragile, qui repose sur des sensibilités et des réactions très humaines. J'ai trouvé que c'était passionnant ! En creusant un peu, on peut voir à quel point l'aspect rationnel devient fragile. Le résultat doit être rationnel, en tout cas, c'est le but ! Il faut répondre aux besoins exprimés par une partie ou l'autre de la population de la manière la plus efficace possible. Les problématiques traitées par les lois reflètent les problématiques qu'on peut retrouver dans nos sociétés, mais le résultat correspond aussi à une époque, à des priorités fixées par la société civile, à un contexte précis. Si on traite ces problématiques ailleurs ou à un autre moment, on a une réponse différente. Ça raconte beaucoup de la société dans laquelle nous vivons.

Comment voyez-vous la démocratie suisse ?

J'apprécie tout particulièrement la démocratie directe. Parmi les outils les plus importants, je citerais l'initiative populaire et le référendum. Le fait que la population puisse proposer un article constitutionnel, puisse s'exprimer directement et se faire entendre. Nous sommes à peu près les seuls à disposer de ces outils. Les autres démocraties qui nous sont proches sont des démocraties essentiellement représentatives. On peut élire des représentants, mais ensuite, ils font ce qu'ils veulent jusqu'aux prochaines élections. Ce sont eux qui décident. Le peuple ne peut pas se prononcer directement sur des sujets précis. Les député·es, partout, sont des êtres humains qui sont sensibles à des considérations électoralistes ou partisanes. Ils doivent se profiler par rapport à l'électorat. Et le fait de vouloir plaire à un électorat, ça peut les empêcher de se poser les bonnes questions sur l'utilité ou l'efficacité de la loi qu'ils élaborent.

Il y a des considérations périphériques, comme vouloir être aimé et réélu, construire une carrière personnelle, vouloir occuper une position sociale, être sur le devant de la scène, soigner son ego ou même ne pas vouloir se distinguer de son parti, qui viennent distraire le raisonnement et perturber la réflexion.

Que devrait-on mettre dans une loi idéale ?

Il faudrait que, lors de l'élaboration de toute loi, on se pose d'abord la question de l'intérêt général, du bien commun. En additionnant les intérêts privés de tout le monde, est-ce qu'on arrive à un intérêt commun ? Ce n'est en tout cas pas la meilleure des façons ! Mais comment définir le bien commun ? Si on ne tient compte que de ce que l'électorat va penser, on risque bien de manquer le principal, le bien commun à long terme. C'est une limite du système actuel. C'est déjà le chaos lorsque l'on doit décider quelque chose pour soi-même ! Est-ce que l'on sait exactement ce que l'on veut ? Alors, qu'est-ce que c'est quand on doit se coordonner avec les autres, comprendre ce dont ils ont besoin, ce qu'ils veulent, s'accorder avec eux sur un texte commun ! C'est encore plus compliqué si l'on veut réfléchir sur le long terme, imaginer ce dont la société de demain aura besoin et ce qu'il faudrait faire pour y arriver !

J'aimerais que le spectacle raconte ce décalage entre la vision très rationnelle que l'on voudrait appliquer à la création d'une loi et le réel travail d'élaboration dans toute son irrationalité. Les députés sont traversés par une multitude de considérations, de forces plus ou moins conscientes, plus ou moins émotionnelles, ils sont soumis à des mécanismes plus humains, plus fragiles et c'est ce qui fait tout l'intérêt de notre démarche.

Avez-vous l'impression que la politique est devenue plus émotionnelle ?

Les citoyen·nes veulent des réactions rapides. Nous vivons dans un monde de l'immédiateté. Les politicien·nes l'entendent et veulent répondre aux attentes de la population. S'y ajoutent les réseaux sociaux qui précipitent encore le pas.



© Guillaume Perret

Les relations avec les médias sont complexes : les député·es dépendent des médias pour être connu·es, les médias dépendent des député·es pour obtenir des exclusivités ou des informations fumantes. Cela peut favoriser des relations toxiques. L'envie de plaire, d'une manière générale, compte beaucoup. On est constitué comme cela. On est vulnérable. On est exposé. On a besoin d'être rassuré. Le système place les politicien·nes à un endroit qui les met en fragilité, qui empêche de réfléchir sereinement, en particulier au long terme. C'est un peu comme les comédien·nes, on aime jouer, dire des choses sur une scène. On a envie d'agir. Mais comme on est exposé, on est rattrapé par des mécanismes dont on n'a pas conscience.

Ce qui m'a paru être la plus grande difficulté dans ce spectacle, c'est de laisser émerger cette fragilité, de la laisser entendre, sans la mettre en mots, sans l'expliquer vraiment, la laisser deviner.

Est-ce que ce travail de réflexion a changé votre regard sur la démocratie et le travail parlementaire ?

Oui, je pense. Je me dis qu'on part trop souvent du principe que le système actuel est gravé dans le marbre et qu'on ne peut pas réfléchir ensemble à en changer certains aspects. On pourrait remettre en question les élections, par exemple. Pourquoi pas introduire parfois un tirage au sort ? Ça aurait quelques avantages : on éviterait probablement les dynasties politiques, on aurait moins de soucis d'ego.

AVANT DE FAIRE UNE ÉCOLE DE THÉÂTRE, J'AI FAIT UN MASTER EN DROIT À L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL. DANS LE CADRE DE NOS ÉTUDES, NOUS AVONS BIEN SÛR ÉTUDIÉ LE PROCESSUS LÉGISLATIF, VU COMMENT UNE LOI SE CRÉE.

par
Gisèle Ory

Ça aurait sûrement aussi des inconvénients, mais ça vaudrait la peine de lancer le débat ! Aujourd'hui, les élus se ressemblent beaucoup : ils sont presque toujours blancs, éduqués, plutôt aisés. On arriverait peut-être à une représentation plus variée.

Avez-vous déjà eu envie de vous présenter à une élection ?

Non, pas du tout ! C'est plus intéressant pour moi de faire « comme si », d'imaginer les arguments, les répliques, les influences. En outre, je suis trop fragile pour faire de la politique ! Je veux trop qu'on m'aime ! Et si on fait de la politique pour être aimé, on risque de souffrir beaucoup, car c'est un monde très critique et très dur. On ne veut pas non plus des politicien·nes qui n'ont aucune sensibilité. Il faut des gens qui nous ressemblent, sensibles, mais avec le cuir solide et des compétences pour occuper des postes clés.

Pensez-vous qu'un tel spectacle puisse rapprocher les citoyen·nes de leurs institutions, leur permettre d'en comprendre mieux le fonctionnement, les limites, la lenteur ?

Je crois, oui. Je pense que ce spectacle amène une compréhension plus intime du système. Si vous étiez député·es, peut-être que vous ne réagiriez pas comme vous le pensez ! La démocratie, le dialogue, le compromis, c'est quand même un chemin intéressant, mais il faut que la solution ait une chance d'être acceptée par la majorité. Lors du spectacle, le public va voir les député·es à hauteur d'êtres humains. Et à la fin, il doit voter. Il est confronté au même dilemme. Il doit se positionner. Par qui a-t-il été convaincu ? Et moi, qu'est-ce que je ferais dans cette situation ?

Pourquoi avoir choisi de parler d'une taxe sur la viande ?

J'ai toujours eu envie de parler de cela. La viande, c'est un sujet sensible, un thème qui fait réagir. La plupart des gens n'y restent pas indifférents : à droite on se méfie du « wokisme », à gauche on ne veut pas toujours qu'on nous colle une étiquette verte extrémiste. C'est très polémique, ce qui rend le sujet particulièrement intéressant ! Il y a un aspect économique : comment gérer la fin du mois, comment faire baisser les factures de l'assurance maladie ? Et puis un aspect environnemental : comment conjuguer son envie de faire mieux pour la Terre ou de respecter plus les animaux avec tous les obstacles politiques que l'on rencontre ? Un aspect traditionnel : on mange de la viande depuis toujours, s'en passer, c'est une sorte de tabou, on touche à la culture et au terroir. On peut imaginer tous les arguments. Jusqu'où je suis convaincu, je suis prêt à faire des efforts, jusqu'où c'est trop risqué électoralement ? Personne n'y va franchement !

J'ai vu des séances du Grand Conseil neuchâtelois et c'est très intéressant à cet égard ! On pourrait faire mille spectacles sur le sujet... |

JE PENSE QUE CE SPECTACLE AMÈNE UNE COMPRÉHENSION PLUS INTIME DU SYSTÈME. SI VOUS ÉTIEZ DÉPUTÉ·ES, PEUT-ÊTRE QUE VOUS NE RÉAGIRIEZ PAS COMME VOUS LE PENSEZ !

LORS DU SPECTACLE, LE PUBLIC VA VOIR LES DÉPUTÉ·ES À HAUTEUR D'ÊTRES HUMAINS. ET À LA FIN, IL DOIT VOTER. IL EST CONFRONTÉ AU MÊME DILEMME.



© Gisèle Ory

LE GRAND CONSEIL A ÉTÉ INSTITUÉ EN 1848 ; IL EST COMPOSÉ DE 100 DÉPUTÉS ÉLUS POUR QUATRE ANS SELON LE SYSTÈME DE LA REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE AU SEIN D'UNE CIRCONSCRIPTION UNIQUE. CETTE ANNÉE, IL EST PRÉSIDÉ PAR ÉMILE BLANT (LES VERTS).

SIX PARTIS SONT ACTUELLEMENT REPRÉSENTÉS : LE PARTI LIBÉRAL-RADICAL PLR (30), LE PARTI SOCIALISTE PS (27), LE PARTI OUVRIER POPULAIRE POP (15), L'UNION DÉMOCRATIQUE DU CENTRE UDC (12), LE PARTI VERT'LIBÉRAL PVL (5) ET LE CENTRE C (3).

Les rouages de la démocratie

Entretien avec les acteur·rices

Françoise Boillat, Alain Borek, Sébastien Ribaux, Aloïse Held et Anne-Sophie Rohr Cettou

Qu'est-ce qui vous a amené·e à jouer dans cette pièce ?

Françoise Boillat (FB) : Je connais Laurence Maître depuis longtemps. Nous avons notamment travaillé ensemble sur un spectacle pour enfants, *Le Manuscrit des chiens III* de Jon Fosse, créé en 2015 au TPR. J'ai suivi de près toutes les étapes de son travail et j'apprécie profondément sa vision du monde, sa sensibilité et son humanité. C'est un compagnonnage de longue date, nourri d'une joyeuse amitié.

Alain Borek (AB) : J'ai réalisé que je ne savais pas très bien comment on créait une loi en Suisse. C'était le sujet que Laurence Maître avait envie de mettre en scène en nous impliquant émotionnellement dans le procédé.

Sébastien Ribaux (SR) : Tout d'abord, je connais bien Laurence Maître, l'initiatrice et la metteuse en scène de la pièce *Grand Conseil*, car j'ai déjà collaboré avec elle sur plusieurs projets et j'avais envie de continuer cette aventure artistique. Deuxièmement, je trouvais que le thème du spectacle était un défi pour moi – n'étant pas une pointure dans le fonctionnement politique suisse – et j'avais bien envie de le relever.

Aloïse Held (AH) : J'ai toujours été intéressée par la politique, mais assez vite je me sentais bloquée par sa complexité. J'avais l'impression que c'était un monde difficile d'accès. Quand Laurence m'a appelée, je me suis dit que le théâtre pouvait être une belle manière d'entrer dans ces questions, de les rendre plus concrètes et plus sensibles.

Anne-Sophie Rohr Cettou (ASRC) : Laurence Maître et moi nous nous connaissons depuis longtemps, nous avons fait la même école (L'École du Théâtre des Teintureries à Lausanne), mais pas en même temps. J'ai toujours suivi de près ou de loin son parcours, car c'est une femme que j'aime beaucoup tant sur le plateau que dans la vie.

J'imagine que c'est réciproque... Nous avons également eu la chance de jouer ensemble dans un très beau spectacle en 2022 et 2023, je pense que le plaisir était partagé.

Comment envisagez-vous votre rôle ?

FB : Lors de nos premières répétitions, chacune d'entre nous s'est vu attribuer un parti ; pour ma part, je représentais les Vert'libéraux. Je me suis alors largement documentée sur ce parti : son histoire, son programme, ses prises de position. Il s'agissait pour moi de mieux comprendre la complexité des rouages politiques et la manière dont les idées se transforment en décisions concrètes. J'ai également eu la chance d'assister à l'une de leurs séances, une expérience à la fois très instructive et chaleureuse, qui m'a permis de rencontrer celles et ceux qui font vivre ce parti au quotidien.

Dans le travail au plateau, nous avons beaucoup improvisé à partir des thématiques de la pièce. L'étude de la Constitution, du système légal et des règles de fonctionnement du Grand Conseil, abordée dans une perspective d'incarnation et de jeu, s'est révélée particulièrement passionnante : faire passer ces textes et ces mécanismes abstraits par le corps, la parole et la situation théâtrale a ouvert un champ de réflexion et de création très stimulant.

AB : On est plusieurs et on jouera tous plusieurs rôles. On va « jouer une commission » et aussi des membres de partis différents. Ce qui est intéressant c'est de voir que, quelle que soit la couleur politique, il y a dans chaque parti des invariants : jeux de pouvoir, tensions, convictions profondes... Se mettre dans la peau d'un membre de parti, dans nos improvisations, c'est en apprendre plus sur chaque groupe politique, en comprendre « le logiciel ». J'ai trouvé intéressant de me mettre à la place de quelqu'un dont je ne partage pas du tout les opinions politiques.



© Guillaume Perret

SR : À ce moment de la construction du spectacle, l'intention est que chaque acteur·rice joue plusieurs rôles, l'idée de pouvoir jongler entre différents personnages m'amuse beaucoup, cela crée une dynamique interne sûrement plus soutenue et exigeante de passer d'un rôle à l'autre.

Et sur l'ensemble du spectacle, mon envie est de pouvoir être assez proche d'une réalité que l'on a pu observer lors de séances du Grand Conseil neuchâtelois et d'y ajouter une pointe d'humour. Je me réjouis également d'inventer, dans le jeu, les rapports avec mes partenaires de scène. Affaire à suivre durant les six semaines de répétitions.

AH : Le rôle que je joue est assez proche de mes valeurs. J'incarne une élue verte, même si nous traversons ensuite d'autres personnages. Ce qui m'intéresse particulièrement, c'est de construire un personnage dont le parcours diffère du mien, de comprendre son engagement, ses motivations, mais aussi les stratégies politiques, celles de son parti comme celles des autres partis.

ASRC : C'est un peu complexe pour moi car le parti politique que je représente dans le spectacle n'est pas si loin de mes opinions politiques (tout en n'étant pas non plus totalement en accord) du coup, j'essaie de me distancier un peu... Le travail consiste donc à me détacher un peu de qui je suis comme citoyenne dans la vraie vie et de rêver à qui je peux être comme politicienne dans le spectacle.

JE TROUVAIS QUE LE THÈME DU SPECTACLE ÉTAIT UN DÉFI POUR MOI – N'ÉTANT PAS UNE POINTURE DANS LE FONCTIONNEMENT POLITIQUE SUISSE – ET J'AVAIS BIEN ENVIE DE LE RELEVER.

Sébastien Ribaux

LE TRAVAIL CONSISTE DONC À ME DÉTACHER UN PEU DE QUI JE SUIS COMME CITOYENNE DANS LA VRAIE VIE ET DE RÊVER À QUI JE PEUX ÊTRE COMME POLITICIENNE DANS LE SPECTACLE.

Anne-Sophie Rohr Cettou

par
Josiane Greub

En quoi ce sujet vous interpelle-t-il ?

FB : Notre système politique est passionnant, tant au niveau cantonal que fédéral. À travers ce projet, nous allons donner à voir – et à jouer – le processus de mise en place d'une loi, en permettant au public d'entrer, le temps de la représentation, dans la peau d'un député ou d'une députée. Il s'agit de rendre visibles les enjeux, les rapports de force et les stratégies qui se déploient au cœur du débat politique. Du statut de spectateur à celui d'acteur, le public sera invité à voter une loi. Un geste simple en apparence, mais profondément civique, qui nous engage toutes et tous. Je m'en réjouis énormément.

AB : En Suisse, on vit dans une cohabitation politique permanente, à savoir des mélanges de gauche et de droite et c'est pareil à chaque étage de l'appareil politique jusqu'au Conseil fédéral. Je trouve que le système suisse a des défauts, que le taux de participation n'est pas génial, mais il y a quelque chose qui me plaît, c'est l'idée qu'il faut toujours faire avec tout le monde, apprendre à vivre ensemble, vivre avec les gens qui n'ont pas les mêmes idées que soi. En jouant une commission, donc un groupe constitué de quinze personnes aux couleurs politiques diverses, le dialogue devient très concret, et la démocratie prend tout son sens. Cet absolu huis clos permet également tous les fantasmes pour une création théâtrale.

CET ABSOLU HUIS CLOS PERMET ÉGALEMENT TOUS LES FANTASMES POUR UNE CRÉATION THÉÂTRALE.

Alain Borek

SR : C'est tout de même la base de la construction de notre système politique, qui restait pour moi bien énigmatique à certains endroits de son fonctionnement, bien que je sois un citoyen qui vote plutôt assidûment.

J'avais le sentiment que c'était un système très lent, ce qui pouvait avoir tendance à m'énervier, et j'étais curieux de mieux connaître et comprendre ses rouages ainsi que les étapes par lesquelles doit passer un projet de loi.

Je m'y retrouve bien mieux qu'au début du projet, mais je ne suis pas encore un expert, loin de là, je vous rassure !

AH : Le sujet me touche directement, parce qu'il met en lumière cette tension que je ressens souvent. L'envie de participer, de m'impliquer, et en même temps la crainte de ne pas tout comprendre.

ASRC : J'ai toujours été assez engagée sur certains sujets comme le féminisme pour n'en citer qu'un, mais avec un grand complexe de ne pas être suffisamment légitime dans mon combat, car pas assez engagée à mon goût. Bon. Du coup, parler de tout cela et représenter ces contradictions-là sur une scène de théâtre me passionne. J'ai d'ailleurs été très vite surprise durant nos premiers jours de réflexions et répétitions par l'aspect hautement intime de cette thématique. J'ai réalisé que beaucoup de choses étaient liées à ce sujet « La Politique ». Des réflexions et échanges privés, parfois émotionnels et sensibles. C'est passionnant.

En tant qu'acteur-riche et citoyen-ne, comment percevez-vous la démocratie suisse ?

FB : Je trouve notre démocratie particulièrement bien construite, surtout lorsqu'on la compare à celle de certains pays voisins. Notre système oblige les responsables politiques à dialoguer, à composer avec des avis divergents, à chercher des équilibres.

Bien sûr, il existe des biais – notamment l'influence des lobbies – et il nous appartient d'y résister collectivement. En tant qu'actrice, je prends part ici à une forme de théâtre presque documentaire. La représentation a lieu dans la salle même du Grand Conseil : nous sommes plongés dans une situation concrète, réelle, chargée de sens.

Et pourtant, la fiction théâtrale nous permet d'aller plus loin que ce lieu, d'ouvrir l'espace de réflexion, de questionner, de déplacer les points de vue. C'est précisément là que réside, pour moi, la magie du théâtre.

EN TANT QU'ACTRICE, JE PRENDS PART ICI À UNE FORME DE THÉÂTRE PRESQUE DOCUMENTAIRE.

Françoise Boillat

AB : En travaillant sur la création d'une loi, de sa conception à son application, j'éprouve une invraisemblable lenteur. Cela me semble désespérant quant à la réactivité qui nous paraît nécessaire pour traiter certains sujets.

SR : J'ai le sentiment que c'est un système qui se veut juste, mais qui prend du temps et qui peut paraître compliqué dans sa structure. Personnellement, je pourrais être par moment frustré par l'énergie et le temps mis au profit d'un projet qui n'aboutira pas forcément. C'est comme un jeu et il faut en accepter les règles.

AH : Je la trouve assez complexe. Je ne suis pas toujours totalement convaincue par son fonctionnement, surtout par la façon dont elle peut parfois décourager ou exclure. Mais je crois que c'est justement important de créer des espaces, comme le théâtre, pour en parler, la questionner et se la réapproprier collectivement.

ASRC : Oh la la, comme bien compliquée. Je suis à la fois passionnée par la question et parfois aussi découragée et en colère par la lenteur et la longueur des procédures et surtout parce que les gens ne votent pas assez et ne pensent pas comme moi la plupart du temps !



© Guillaume Perret

J'ESPÈRE QU'ON RENDRA LUDIQUE ET ACCESSIBLE CE MONDE POLITIQUE AVEC HUMOUR ET JOIE !

Aloïse Held

Qu'est-ce qui va amener le public à ce spectacle ?

FB : D'abord le lieu : la salle du Grand Conseil, espace emblématique de notre démocratie, où, pour la première fois, le public pourra vivre la rencontre entre la culture et un lieu éminemment politique – un moment presque historique. S'ajoute à cela le sujet, une loi portant sur une problématique pleinement actuelle, qui nous concerne toutes et tous, ainsi qu'une distribution réunissant des actrices et des acteurs du canton et de toute la Romandie.

AB : L'envie de se retrouver dans une salle du Grand Conseil, dans les sièges des députés. Le public va être amené à jouer un rôle, voter une loi !

SR : Je pense que le fait de ne pas jouer dans une salle de théâtre mais dans les salles des différents Grands Conseils, que les spectateur·rices soient amené·es à prendre la place des parlementaires, et qu'ils puissent participer activement à l'élaboration d'une loi sont des éléments ludiques qui peuvent éveiller la curiosité, tout en permettant de mieux comprendre le système politique suisse.

AH : J'espère qu'on rendra ludique et accessible ce monde politique avec humour et joie !

ASRC : La curiosité je pense. L'intérêt aussi d'aborder un si vaste et important sujet. Sujet qui a priori ne fait pas rêver, mais qui pourtant déchaîne les passions...

Que pourriez-vous encore dire sur ce spectacle ?

FB : Ce spectacle, porté par quatre théâtres, est une première et il fait pleinement écho à l'identité du TPR : un théâtre qui questionne les valeurs, le monde, la démocratie. En ce sens, il s'inscrit pleinement dans l'histoire du lieu. On y retrouve son ADN, son souffle, ce qui l'anime profondément. |



© Guillaume Perret

par
Josiane Greub

Comment nos député·es voient-ils la démocratie suisse et leur travail au Grand Conseil ?

Après les entretiens avec les acteurs et actrices qui nous ont permis d'approcher leur idée de la démocratie suisse et leur expérience de Grand Conseil, il nous a paru intéressant d'interroger des député·es et de voir si les réponses étaient différentes. Nous avons donc contacté quelques député·es, femmes et hommes, de divers partis et d'âge différents. Nous remercions vivement celles et ceux qui ont rempli notre questionnaire.

Comment percevez-vous la démocratie suisse ?

Blaise Courvoisier (BC) : C'est le modèle démocratique le plus abouti : le peuple suisse a la possibilité de s'exprimer par voie d'initiative ou de référendum pour chaque décision communale, cantonale ou fédérale. Nos parlementaires ne sont pas des politiciens professionnels, ce sont des miliciens confrontés à la vie réelle, ce qui apporte une touche bien plus humaine, et donc plus réaliste.

Josiane Jemmely (JJ) : C'est un modèle précieux, car il repose sur la démocratie directe. Le pouvoir est exercé concrètement par les citoyennes et les citoyens grâce au référendum ou à l'initiative populaire. C'est une souveraineté réelle : le peuple a le dernier mot. Il a le pouvoir d'élire ses représentants, mais aussi de sanctionner les décisions qui ne lui conviennent pas. Cela force au dialogue et à l'écoute.

Barbara Blanc (BB) : La démocratie semble fatiguée. Tout le monde (ou presque) peut participer comme électeur ou candidat, mais ces possibilités sont de moins en moins utilisées par la population (surtout les plus jeunes). On peut voir dans les partis comme il est difficile de remplir les listes électorales et de faire bouger les personnes pour aller défendre un sujet dans la rue.

Amina Chouiter Djebaili (ACD) : Elle est bien présente dans notre vie quotidienne ; le peuple a un droit de parole, un pouvoir de décision et d'action. Ses qualités principales : la démocratie directe et le fédéralisme. Je ressens toutefois que l'information manque dans certains milieux. L'éducation civique devrait être plus précoce et plus complète pour mieux imprégner les générations futures quelles que soient leurs origines.

Armin Kapetanovic (AK) : Probablement l'un des meilleurs systèmes d'organisation politique, mais qui tend, malheureusement comme ailleurs, à se polariser et à se dégrader. Une des qualités principales est la dilution du pouvoir à différents niveaux et également l'accessibilité des élu·es qui sont souvent milicien·nes.

Émile Blant (EB) : Je retiens la dilution du pouvoir : cela empêche des individus de succomber à des ambitions exagérées. Ça permet de renforcer le contrôle entre les différentes entités. Mais c'est aussi un équilibre fragile, qu'il faut absolument protéger face aux autoritarismes. Pour cela, il faut l'exigence de responsabilité, l'humilité intellectuelle, ainsi que l'empathie par le dialogue.

Qu'est-ce qui vous a poussé·e à vous porter candidat·e à l'élection au Grand Conseil ?

BC : Comme tout bon citoyen, j'ai bien souvent critiqué le travail de nos élus, or un jour je me suis dit que si je voulais essayer de faire autrement, il fallait que je me lance dans l'arène politique.

JJ : Je voulais lutter activement contre les injustices sociales, construire une société plus inclusive, défendre un espace qui garantit l'égalité des chances pour toutes et tous, sans distinction d'origine. Le Grand Conseil est le lieu idéal pour transformer ces valeurs en actes législatifs.

BB : M'investir au lieu de rester spectatrice, même si j'ai trouvé pendant très longtemps que tout va très/trop lentement en politique.

ACD : L'envie de savoir comment les choses se passent vraiment, comprendre les rouages et avoir un impact sur la vie sociale.

AK : L'envie de m'investir pour les choix que doivent faire nos collectivités.

par
Gisèle Ory

par
Gisèle Ory

EB : Presque un concours de circonstances ! J'avais beaucoup d'idées et une volonté d'agir sur le monde, mais je ne pensais pas être élu ! Cela m'a permis de mettre en pratique les idées qui me tournaient en tête.

Quel est le souvenir le plus heureux de votre travail au Grand Conseil ?

BC : Une victoire après un long combat. J'ai été à l'origine de l'autorisation d'Exit de travailler dans les institutions publiques, car j'avais été choqué par l'incompréhension des hôpitaux face à certains patients en fin de vie.

JJ : Sans hésitation, la victoire du peuple concernant le maintien des soins hospitaliers à La Chaux-de-Fonds. Voir que la mobilisation citoyenne, relayée par notre travail parlementaire, a permis de préserver la proximité et la sécurité sanitaire de notre région est un souvenir très fort.

BB : Le traitement de la Loi sur l'aide et les soins à domicile.

ACD : Une victoire obtenue à une voix près. Une collègue m'a téléphoné pour me dire qu'on risquait de perdre un vote et qu'il fallait que je vienne tout de suite. Je me suis libérée, je suis venue, j'ai voté et ma voix a été déterminante. Cela montre l'importance de chaque citoyen-ne.

AK : La mise en œuvre de l'initiative victorieuse pour deux hôpitaux sûrs et complémentaires. Il y a eu une loyauté d'anciens adversaires pour qui la démocratie valait beaucoup plus que leurs propres opinions.

EB : Ce sont les relations que j'ai pu créer avec les député-es des autres partis. Elles me permettent d'aborder tous les sujets, de discuter de problématiques parfois difficiles avec confiance et altruisme et chaque compromis forgé est pour moi un très beau moment.

LE THÉÂTRE A CETTE CAPACITÉ UNIQUE DE RENDRE VISIBLE L'HUMAIN DERRIÈRE LA FONCTION.

Josiane Jemmely

Pensez-vous qu'une pièce de théâtre puisse rapprocher le public des préoccupations des député-es ?

BC : Je pense que cela va probablement aider à mieux comprendre les difficultés et aussi les limites du travail parlementaire.

JJ : Le théâtre a cette capacité unique de rendre visible l'humain derrière la fonction. Une pièce de théâtre dans l'enceinte même du Grand Conseil permet de montrer ce pont nécessaire entre la rue et l'hémicycle. Cela humanise notre travail et rappelle que nous sommes là pour porter la voix de la population.

BB : La population devrait avoir les mêmes préoccupations que la députation, un rapprochement me paraît difficile ; peut-être plus éveiller des personnes à la chose politique, montrer que s'engager dans un parti peut être utile et valorisant pour chacun-e.

ACD : Je pense que c'est une bonne idée et j'aurais même fait jouer des député-es !

AK : Je pense que oui, la politique a certains points communs avec le théâtre de toute façon...

EB : Il y a dans l'exercice politique un certain nombre de tensions : pressions politiques ou sociales vs convictions personnelles. Tensions entre un compromis qui peut passer vs une conviction profonde qui ne pourrait pas passer la rampe de la majorité. Ce sont des dynamiques profondément humaines et qui sont parfois cachées derrière le résultat brut du vote. Il y a tout un cheminement qui guide la réflexion. Le théâtre peut mettre en mots et en action ces différentes tensions et montrer que parfois, aucun choix n'est « le bon ». |

La Misère du monde

D'après **Pierre Bourdieu** Mise en scène **Orélie Fuchs**

Des femmes et des hommes prennent la parole. Ils parlent de leur travail, de leur logement, de leurs démarches, de leurs relations. Des situations ordinaires, sans éclat, où les contraintes s'accumulent, où les renoncements se font insidieux et discrets, où la fatigue s'amoncelle sans pouvoir se dire.

Issus de l'enquête menée par Pierre Bourdieu et son équipe, ces récits ne cherchent ni l'effet ni l'exemplarité.

La misère n'apparaît pas ici comme un événement spectaculaire. Elle se glisse dans les mots qui manquent, dans les phrases interrompues, dans l'impossibilité d'expliquer, de demander, de se faire entendre. Elle traverse la langue elle-même, et avec elle la capacité de comprendre ce qui arrive, de se situer, de défendre sa place.

Sur scène, ces paroles ne sont ni corrigées ni embellies. Elles sont maintenues dans leurs silences, leurs hésitations, leurs répétitions. *La Misère du monde* donne à entendre des voix reléguées hors du champ public, non pour susciter la pitié, mais pour rendre sensible ce que ces situations produisent sur les corps, les relations et la dignité.



© Orélie Fuchs

ORÉLIE FUCHS

AUTRICE, PLASTICIENNE ET
METTEUSE EN SCÈNE

- 1977 Naissance à Neuchâtel
- 1996–1997 Orélie Fuchs reçoit à deux reprises le Prix des Jeunes auteurs (encouragement à l'écriture) de la Ville de Genève
- 2002 Elle termine ses études à l'École supérieure des Beaux-Arts de Genève
- 2002 Résidence à La Comédie de Genève. Sa première pièce de théâtre, *L'acteur dit* est montrée au Festival de la Bâtie l'année suivante
- 2003 Artiste en résidence à Bruxelles
- 2004 Artiste en résidence à Paris
- 2005 Création à Genève de *Foudre (comme le silence du monde)* pour une comédienne qui joue sur une scène recouverte de cire. La pièce est accueillie à Lausanne (Arsenic) et au Centre culturel neuchâtelois
- Naissance de deux enfants ; enseignement des arts visuels à l'école secondaire (Colombier) puis au Lycée Jean-Piaget à Neuchâtel tout en poursuivant son travail d'écriture
- 2012 Reçoit une bourse d'écriture du canton de Neuchâtel
- 2017 Création d'*Argile*, où la scène du Temple allemand est recouverte d'argile. La pièce est montrée à Neuchâtel l'année suivante puis en Chine en 2019
- 2019 *Pigments jaunes/Un candide évadé*, avec la participation de l'un de ses fils, Amandin, au Centre de culture ABC



© Guillaume Perret

- 2021 Premier moyen-métrage, *Je vous suis*, avec neuf personnes à l'écran (projet inclusif), puis spectacle d'arts vivants intitulé *Je vous suis 2°* au Laténium à Neuchâtel
- 2022 Une bourse lui permet d'écrire *Prose horizontale* (Éditions du Griffon, Pulp collection, 2024), créé la même année sur la scène de l'ABC
- 2024 Grand Prix de la 75^e Biennale d'art contemporain du Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds pour son film *Je vous suis*
- 2024 *Le Fruit (L'Épuisement de la matière)*, Fête du théâtre, Théâtre du Passage, Neuchâtel. Esquisse d'un travail en possible devenir
- En parallèle à ses créations scéniques, Orélie Fuchs expose ses travaux plastiques (objets textes, photographies argentiques, encres) dans des expositions collectives et individuelles, investissant des lieux variés

Orélie Fuchs

Mise en scène

*La Misère du monde***Qu'est-ce qui vous a amenée à l'écriture, à la mise en scène ?**

C'est au Lycée que j'ai découvert ma sensibilité aux mots mais j'ai toujours aimé ce qui était créatif : le dessin, la peinture, la matière. À la fin du Lycée, j'avais l'intention d'entrer à l'École d'art mais les Lettres m'attiraient aussi. Pendant une année de transition durant laquelle j'ai travaillé, je me suis ainsi inscrite en Lettres, pour voir. Cela a confirmé mon désir de quelque chose de plus expérimental, en rapport avec la matière. Je suis entrée à l'École supérieure des Beaux-Arts de Genève tout en gardant cette attirance forte pour les mots. J'ai multiplié les expériences en lien avec la matérialité du texte et cherché les conditions de naissance de la chose poétique. Mon atelier principal était la sculpture, le deuxième l'écriture. J'ai un rapport très fort aux matériaux, à l'espace et aux mots. À la fin de l'École d'art, j'ai postulé comme autrice en résidence à la Comédie de Genève. J'ai tenté le concours, j'ai été reçue. C'est là que j'ai rencontré Odile Cornuz. C'est le début d'une amitié et de parcours différents mais parallèles. Nous avons été soutenues par Anne Bisang, et Michèle Pralong aussi, à qui je dois beaucoup. Elle avait (et a toujours) un goût particulier pour les arts plastiques, la liberté de recherche que l'on peut y trouver et qui m'a toujours animée. Anne Bisang m'a proposé de mettre en scène mon texte *L'acteur dit* : ma première mise en scène sur mon premier long texte de théâtre. C'est ce qui m'a amenée à la mise en scène. Comme je cherchais toujours à lier matière et espace, à transmettre le texte et à lui donner son sens par la forme autant que par le verbe, le théâtre s'est trouvé un bel endroit pour explorer cela. J'ai découvert un univers où les codes et les habitudes sont très ancrées et qu'il faut parfois pouvoir déplacer. C'est un lieu très riche avec tout un tas d'éclairages du texte par la matérialité : de l'espace scénique à la lumière, en passant par les sons, les formes et les couleurs des éléments en scène, des costumes, et les corps même des comédien-nes. Tous ces paramètres participent ensemble à notre réception des mots. L'exploration est sans limites. Je revendique cette approche de plasticienne. C'est une entrée pertinente.

Qu'est-ce qui vous a fait choisir le texte de Bourdieu ?

C'est quelqu'un que j'ai découvert d'abord par son rapport aux arts. Ma mère, enseignante de dessin, avait défendu les leçons artistiques mises en péril par décision politique, elle a écrit à Pierre Bourdieu qui lui a répondu. Il s'intéressait aux arts et à l'éducation. Ensuite, j'ai lu *La Domination masculine* puis plus tard *La Misère du Monde*. C'est la première fois où je me suis dit vraiment que le jour où je m'emparerais d'un texte qui ne serait pas de ma plume, ce serait de celui-ci. Une matière très différente, moins poétique, brute, même si elle est travaillée pour être la plus proche de la réalité de l'entretien. Cette qualité de texte et les enjeux humains, sociaux et politiques, m'ont poussée à m'emparer de ce texte. Pour moi, ça a été un choc, une sorte d'évidence, c'est un appel à la tolérance et à la compréhension, donner à lire, à entendre des trajectoires de vies d'hommes et de femmes qui se racontent petit à petit, délicatement, une forme de libération par la parole. C'est très touchant, une compréhension, une mise en avant du déterminisme et des systèmes complexes dans lesquels nous sommes pris de toute façon. On sent le temps qu'il a fallu dans l'approche, puis le temps des entretiens qui permet que la parole se découvre, nous surprenne. Ce temps est nécessaire pour dire, dans la nuance, la complexité. Il donne un élan pour avancer, pour construire la pensée. Entendre l'autre nous aide à comprendre la logique propre à chacun. C'est une leçon de nuances, d'écoute, de vie, de tolérance, un appel à la cohabitation dans l'altérité, dans notre humanité commune mais sans être dans la caricature. Ce texte invite à soigner sa propre pensée.

Quelle est votre collaboration avec Odile Cornuz ?

Elle est faite d'amitié et de confiance. Avec cette masse d'entretiens, pour cette adaptation, je ne voulais pas être seule. J'ai confié la tâche à Odile. Elle était la personne idéale. Elle a la passion des mots, l'intelligence de la réflexion et elle a écrit : *D'une pratique médiatique à un geste littéraire, le livre d'entretiens au XX^e siècle*, sa thèse de doctorat, publiée en 2016.

par
Josiane Greub

C'EST LA PREMIÈRE FOIS OÙ JE ME SUIS DIT VRAIMENT QUE LE JOUR OÙ JE M'EMPARERAI D'UN TEXTE QUI NE SERAIT PAS DE MA PLUME, CE SERAIT DE CELUI-CI.

Cela prouve son intérêt particulier pour l'entretien, au cœur du travail de Bourdieu dans *La Misère du monde*. Cela tombait très bien... Nous avons fait une sélection importante, parmi la cinquantaine d'entretiens, un choix, des coupes aussi. On a mis ensemble nos lectures, discuté à partir de nos propres sensibilités et de la théâtralité des prises de parole. Pour éviter la lourdeur due à la multiplicité des entretiens sociologiques datant des années 80-90, nous avons décidé de relier le texte de Bourdieu à l'actualité par des entretiens radiophoniques, des témoignages par des voix d'aujourd'hui : *Les pieds sur terre*. Les thèmes se rejoignent. La jeunesse, le racisme et la pauvreté sont, par exemple, présents et par le livre et par les entretiens radiophoniques. Il s'agit d'une adaptation, d'un montage, et non d'une réécriture à proprement parler. Le travail d'Odile facilite l'accès au texte de Bourdieu. Notre complicité permet de donner forme et sens à cette expérience, à ces questions humaines délicates mais essentielles.

Comment envisagez-vous cette mise en scène ?

En tant que plasticienne, je me pose toujours, d'abord, la question de l'espace : des réalités plastiques du lieu, du volume en jeu, du nombre de personnes en scène. La présence de gradins m'est apparue dénuée de sens. Le rapport entre le public et les interprètes doit être plus direct, sur un même plan, un espace commun sans surplomb de l'un sur l'autre. Les voix donnent vie à des récits intimes et profonds – sans être impudiques. Ils ont demandé du temps et du soin à plusieurs niveaux pour être transmis dans le respect et la conscience de leur importance. On prend le temps d'aller chercher les gens, de montrer ce geste. Le temps nécessaire pour révéler ces vies, comme des paysages accidentés mais cohérents, continus et compréhensibles. On doit sentir l'espace commun. On est ensemble. Ce qui est dit doit pouvoir résonner en nous. J'aime bien travailler avec des improvisations. Ici, j'aimerais qu'il y ait une vraie incarnation des récits, dans la nuance, avec sensibilité. Cette approche est différente de celle de mes mises en scène précédentes où le texte était poétique, plus ouvert, plus abstrait parfois. Ici le texte doit être entendu pour ce qu'il est : une révélation intime et collective à la fois.

Quels sont les points forts que vous pouvez relever ?

C'est vraiment cet espace commun, unique, à partager. On est avec, on fait partie du spectacle. C'est une expérience plastique. Est centrale aussi, bien sûr, la présence des voix, des récits, leur lente maturation. Et par elles, cette élévation et l'ouverture qu'amène la compréhension de son propre parcours, de ses difficultés et de ses choix. L'espace commun de théâtre concerne les corps, la matière vivante et le lien. Les objets, les matières intégrées dans l'espace permettent quant à eux à l'imagination de se développer, donnent aux récits des résonances plus ou moins concrètes avec nos vies et notre quotidien. Le tout est englobant.

Dans votre travail, quelle est la place des comédiennes et des comédiens, voire des autres intervenants du spectacle ?

Ce sont des humains, des corps, des voix et des sensibilités au service d'un projet. Ils auront une grande place dans leur engagement, dans le sens donné au texte par leur prise de parole ou par leurs propositions artistiques (je pense au plasticien en scène, à la créatrice lumière, au créateur de sons et à la costumière). Je considère aussi que le corps est très important, pleinement et sensiblement dans le jeu. Je mesure bien la difficulté de monter sur scène. Être humain devant d'autres gens, être en jeu, être vu-e dans sa force et sa vulnérabilité. Je vois les interprètes comme fragiles et courageux. Des êtres vivants conscients de la puissance et de la nécessité du lien, du jeu, de la poésie, de la réflexion incarnée. Êtres vivants, êtres en scène. C'est un aveu de grande humanité et non de maîtrise bien huilée au sens strict, plutôt une sensibilité et une conscience aiguës. J'ai besoin d'être touchée par cet élan d'être devant d'autres. Mon approche par l'expérience plastique, par les mots, sans passer par une école de théâtre, marque certainement ma vision du jeu des actrices et des acteurs. Chaque équipe est différente, il faut trouver un langage commun, construire de la confiance, c'est un voyage collectif.



© Guillaume Perret

Quelle est la place du public dans vos spectacles en général et dans celui-ci en particulier ?

Le public est à la fois observateur, témoin sensible, partenaire, miroir, mais pour moi, aussi un acteur... Il y a une part de travail, tout n'est pas donné, tout n'est pas dit, on s'invite chaque fois dans l'œuvre. J'aime laisser une place au public. C'est vivant, le public est témoin d'une démarche, de ses enjeux. Si le travail se poursuit après le spectacle, c'est gagné ! Pour cette pièce en particulier, je dirais aussi que le public est un témoin sensible, qui aime l'autre, qui est appelé à se questionner, mais qui va être confronté à des émotions parfois contradictoires. Il pourrait être un-e enquê-t-e, ou un-e sociologue de la démarche de Bourdieu...

Et encore...

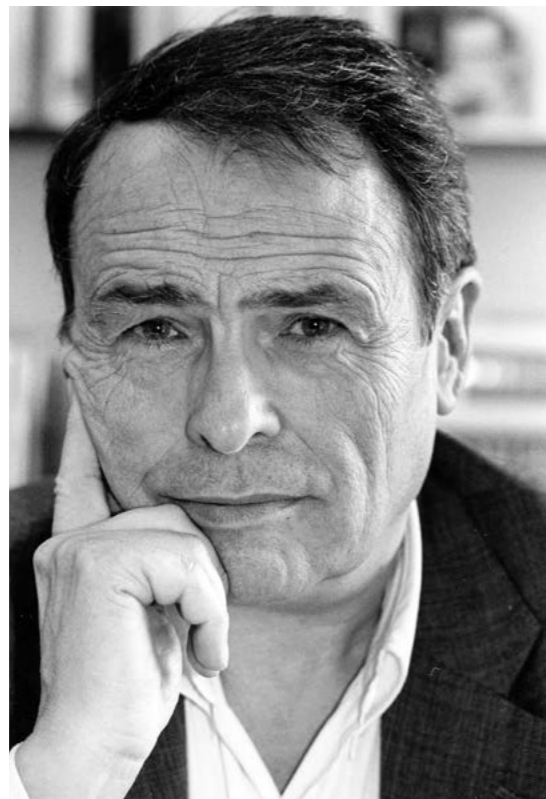
Notre spectacle sera donné aux élèves de troisième année du Lycée Blaise-Cendrars. Je me réjouis de cette « confrontation », de découvrir leurs réactions. La jeunesse est très présente dans ce projet. |

J'AIME LAISSER UNE PLACE AU PUBLIC. C'EST VIVANT, LE PUBLIC EST TÉMOIN D'UNE DÉMARCHE, DE SES ENJEUX. SI LE TRAVAIL SE POURSUIT APRÈS LE SPECTACLE, C'EST GAGNÉ !

La démarche de Pierre Bourdieu

Avec *La Misère du monde*, Pierre Bourdieu et son équipe ont cherché à faire entendre des paroles rarement écoutées. Non pour illustrer une thèse, ni pour produire des exemples représentatifs, mais pour approcher ce que vivent celles et ceux qui occupent des positions dominées dans l'espace social, dans la durée et dans l'ordinaire de leurs existences.

La démarche repose sur une attention précise portée à la parole. Prendre au sérieux ce qui est dit, mais aussi la manière dont cela se dit. Les entretiens ne sont pas conçus comme des données à exploiter, mais comme des situations de parole à respecter. Les hésitations, les silences, les répétitions, les détours font partie intégrante de ce qui se dit. Ils ne sont ni corrigés ni reformulés à la place de celles et ceux qui parlent. Ce travail a marqué un déplacement durable dans la manière d'écrire et d'entendre la misère, en faisant place à des récits qui ne se laissent ni résumer ni neutraliser.



Pierre Bourdieu en 1996

Pierre Bourdieu refusait une approche de la misère réduite à des chiffres, à des catégories ou à des explications individuelles. Ce qui l'intéressait, c'était la manière dont les contraintes sociales traversent les existences ordinaires : le rapport au travail, à l'école, au logement, aux institutions, mais aussi aux autres et à soi-même. Ces contraintes s'inscrivent dans les trajectoires, modifient les possibles, produisent des ajustements constants, souvent invisibles.

La domination s'exerce aussi dans la langue. Dans la difficulté à formuler une demande, à expliquer une situation, à se défendre, à répondre aux attentes d'institutions qui exigent des formes de parole déjà maîtrisées. Elle contraint parfois à déléguer sa parole, à la confier à d'autres, avec ce que cela implique de dépendance, d'attente, de renoncement et de perte de dignité. La précarité ne touche pas seulement les ressources matérielles. Elle affecte la possibilité même de dire ce qui arrive, de le rendre audible, de le faire reconnaître.

Cette enquête ne vise ni l'exemplarité ni l'émotion. Elle ouvre un espace où ces paroles peuvent être entendues pour ce qu'elles portent : une expérience, une compréhension du monde, une pensée à l'œuvre ; même lorsque les mots manquent, ne sont pas reconnus ou trop altérés par la rudesse de la vie. |

La sociologie est un sport de combat

de Pierre Carles, France, 2001

Dimanche 26 avril 2026 à 11h au Cinéma ABC



Pierre Carles, documentariste engagé – et impertinent, disent certains critiques – a filmé le sociologue Pierre Bourdieu (1930-2002) au quotidien pendant trois ans dans le but de « faire comprendre à travers ses travaux pourquoi il faut se méfier des apparences, des évidences, du sens commun, de tout ce qui est donné comme naturel par les médias, notamment la télévision »¹. On assiste aux interactions parfois rugueuses avec son équipe, à des interviews, des émissions de radio, des rencontres avec des étudiants, dont certains n'hésitent pas à le contredire.

« Lorsque l'on filme "l'ami", il faut surmonter l'écueil de la trop grande proximité avec les gens filmés : tu les côtoies dans d'autres circonstances, tu as sympathisé avec eux, tu fais parfois partie du même milieu qu'eux. [...] Je me suis contenté de filmer toutes les situations où Bourdieu pouvait se trouver en mesure de développer ses analyses, devant des publics divers, notamment à l'étranger ».²

Bourdieu ayant entretenu des relations conflictuelles avec les médias, il était le sujet idéal pour susciter le débat, avec son sens de la formule. Le titre du film est d'ailleurs une citation du sociologue. La méthodologie et le travail d'enquête sur le terrain, bases de toute réflexion sociologique, ne sont pas représentés dans le documentaire.

La matière ainsi recueillie sous la forme de « captations » assez brutes, a été difficile à organiser, selon le cinéaste, car la pensée de Bourdieu est sans cesse en mouvement, avec des digressions qui ont rendu le montage du film très compliqué.

¹ Pierre Carles, Entretien avec Olivier Cyran, 2001. www.homme-moderne.org/images/films/pcarles/socio

² Pierre Carles, Entretien avec Jean-Paul Géhin et Maxence Lamoureux, 2016. journals.openedition.org/itti/1349?lang=en

par
Caroline Neeser

La Misère du monde : quand la langue vient à manquer

par
Sophie Laissue

La misère ne se présente jamais comme un objet stable. Elle glisse, se dérobe, échappe aux catégories qui voudraient la fixer. La nommer expose déjà au risque de la tenir à distance. La comprendre parfois la neutralise et l'invisibilise.

La Misère du monde de Pierre Bourdieu circule depuis longtemps dans les bibliothèques, les écoles, les formations. On la cite, on la résume, on l'enseigne. Pourtant, le texte continue de déranger. Non par ce qu'il explique, mais par ce qu'il laisse entendre. Une parole fragile, souvent maladroite, parfois confuse, toujours située.

L'adaptation théâtrale de ce texte prolonge ce déplacement. Quitter les chiffres, les catégories, les statistiques, pour revenir vers les existences. Non pour réparer, non pour lisser, mais pour laisser apparaître des voix dans leurs heurts, leurs silences, leurs répétitions.

Le théâtre donne à ces voix, à leurs paroles, une présence. Elle ne passe plus seulement par le sens, mais par la durée, la posture, l'adresse.

Pierre Bourdieu ne cherchait pas à produire une image acceptable de la misère. Il la laissait apparaître dans ses formes ordinaires. Des récits discontinus. Des phrases incomplètes. Des tentatives. Une parole qui ne maîtrise pas toujours ses outils, mais qui cherche malgré tout à dire quelque chose de juste.

La misère ne se réduit pas à un manque d'argent. Elle traverse la langue. Elle traverse la possibilité même de formuler une demande, une contestation, une explication, ou la capacité à se situer dans un système qui exige compréhension, justification, conformité.

À cet endroit précis se joue une précarité linguistique, qui produit une dépendance discrète. Sans statut officiel. Sans formulaire. Une dépendance que beaucoup refusent de nommer, par fierté, par pudeur, par protection. Celui ou celle qui ne maîtrise pas l'écrit confie sa parole. Il ou elle la délègue. Il ou elle espère. Et, souvent, défend ce qui a été fait « pour lui, pour elle » comme une vérité, non par naïveté, mais pour tenir debout.

La langue n'agit jamais comme un outil neutre. Elle distribue les places avant même que les corps ne parlent. Elle décide de ce qui mérite d'être entendu, de ce qui peut être cru, de ce qui doit rester au bord. Écrire la misère revient toujours à écrire dans une langue qui a déjà contribué à la produire.

Pierre Bourdieu parlait de violence symbolique. Une violence sans cris. Une violence qui classe, trie, hiérarchise. Une violence qui transforme l'inégalité en évidence. Une violence qui rend invisible ce qui produit la difficulté.

Dans ce cadre, la misère ne provient pas d'un défaut individuel. Elle naît d'un décalage permanent entre ce qui est demandé et les moyens à disposition pour y répondre. Entre ce que le système exige et ce que les personnes peuvent réellement mobiliser.

L'adaptation théâtrale ne prétend pas résoudre cette tension. Elle la rend perceptible. Elle invite à regarder autrement. À entendre autrement. À ne plus réduire ces existences à des catégories. Dans *La Misère du monde*, les récits ne réclament pas de pitié. Ils demandent de la reconnaissance. Une reconnaissance qui ne passe pas par l'admiration, mais par l'attention. La scène ne transforme pas ces paroles. Elle les soutient.

Parler de misère suppose alors un déplacement. Quitter l'idée de déficit pour entrer dans celle de trajectoire. Quitter la faute pour entrer dans la relation. Quitter le jugement pour entrer dans l'écoute.

La misère ne s'installe pas toujours dans l'excès. Elle circule souvent dans l'ordinaire. Dans une lettre incomprise. Dans une démarche retardée. Dans une peur de mal dire. Dans un refus de demander. Dans une colère qui protège. Ce que Bourdieu laissait entendre, et que le théâtre prolonge, concerne moins la souffrance que la structure qui la rend possible. Une structure qui fonctionne sans bruit. Une structure qui produit de la solitude sous couvert de respect des normes.

Dans cet espace, la dignité circule malgré tout. Une dignité parfois raide, parfois défensive, parfois silencieuse. Une dignité qui refuse la réduction. Une dignité qui protège ce qui reste. Elle circule aussi dans les gestes, dans les regards, dans la manière dont une voix se (re) tient sans s'imposer.

La misère du monde ne concerne pas « les autres ». Elle traverse nos institutions, nos procédures, nos évidences. Elle traverse notre manière de croire que tout le monde comprend ce que nous comprenons.

**LA MISÈRE NE DEMANDE PAS
À ÊTRE EXPLIQUÉE.
ELLE DEMANDE AUTRE CHOSE :
NE PAS ÊTRE INVISIBILISÉE
ET TRAHIE.**



© Orélie Fuchs

Écrire la misère sans surplomb ne consiste pas à parler plus bas. Ni à parler mieux. Ni à parler à la place de. Cela suppose d'accepter de ne pas posséder ce que l'on écrit. Qu'il existe des lieux où la précarité ne s'analyse pas, mais se négocie au quotidien. Des lieux faits de contraintes ordinaires, de calculs discrets, de renoncements silencieux, d'arbitrages constants. Ces lieux ne produisent pas un savoir sur la misère. Ils modifient simplement la manière d'écrire, et la manière de la regarder. Ils obligent à ne pas conclure. À laisser la phrase incomplète. À refuser la conclusion. À ne pas refermer ce que la langue ne parvient pas à dire.

La misère ne demande pas à être expliquée. Elle demande autre chose : ne pas être invisibilisée et trahie. Et peut-être qu'à cet endroit précis, quelque chose résiste : la possibilité de ne plus confondre absence de mots légitimes et absence de pensée, et de ne plus laisser certaines paroles se perdre pour cette seule raison. |

par
Julie Visinand

2026 – LE TPR SORT DE L'HIVER ET ENTAME SA MUE

Les 21 et 22 mars, un grand froid s'installe à Beau-Site avec la reprise de *À L'affût*, thriller polaire entre huis clos tragi-comique et aventure humaine teintée d'absurde. Avec une lucidité mordante et un humour sans concession, Juliette Vernerey nous tend le miroir d'une humanité en plein désarroi face à un monde difficile à appréhender. Un spectacle à voir ou à revoir avec gourmandise avant sa deuxième tournée en Suisse romande.

Du côté de L'Heure bleue, Stéphane Galland et ses chasseurs de rythmes réchaufferont l'atmosphère le 7 mai à 20h15 avec des sons empruntés à l'Afrique, l'Inde ou puisés aux sources balkaniques, mêlés aux beats puissants inspirés du funk ou du rap. La musique du sextet nous fait voyager dans des univers sonores inédits et passionnants. Un accueil en collaboration avec Les Murs du Son.



À L'affût

© Guillaume Perret

À graver dans vos agendas !

Le 30 avril sera jour de fête à l'occasion de la fermeture temporaire des portes de Beau-Site en raison des travaux de rénovation. Après 43 années de bons et loyaux services, l'emblématique demeure fait peau neuve.

À l'occasion de ce moment festif en toute décontraction, le journaliste Patrick Ferla et Anne Bisang verniront leur livre *Déplacer les montagnes – De La Comédie de Genève au TPR de La Chaux-de-Fonds, un théâtre conscient du monde*.

Jeudi 28 mai vous êtes cordialement invités à L'Heure bleue pour la présentation de la saison 2026-2027. Vivez en direct le passage de flambeau d'Anne Bisang à la nouvelle direction du TPR: Françoise Boillat et Guillaume Béguin.

Toutes les infos sur le site www.tpr.ch

SAISON 2025 | 2026

MARS

George de Molière

Texte Molière
Mise en scène Ludovic Barth et Mathylde Demarez
L'Heure bleue
Jeudi 5 mars 2026, 14h15
Vendredi 6 mars 2026, 19h15
Samedi 7 mars 2026, 18h15

La Nuit juste avant les forêts

Texte Bernard-Marie Koltès
Conception et jeu Fanny Künzler
Temple Allemand
Du mardi 10 au vendredi 13 mars 2026, 19h15
Samedi 14 mars 2026, 18h15
Dimanche 15 mars 2026, 18h15

Grand Conseil

Mise en scène et écriture Laurence Maître
Château de Neuchâtel – Salle du Grand Conseil
Du mardi 17 au dimanche 22 mars 2026
Du mercredi 25 au samedi 28 mars 2026

À L'affût

Mise en scène Juliette Vernerey
Beau-Site
Samedi 21 mars 2026, 18h15
Dimanche 22 mars 2026, 17h15



La Nuit juste avant les forêts © Siri Johansson

AVRIL

La Misère du monde

D'après Pierre Bourdieu
Mise en scène Orélie Fuchs
Beau-Site
Jeudi 23 avril 2026, 19h15
Vendredi 24 avril 2026, 19h15
Samedi 25 avril 2026, 18h15

Vernissage du livre

Déplacer les montagnes
Beau-Site
Jeudi 30 avril 2026
Patrick Ferla et Anne Bisang

MAI

Stéphane Galland & The Rhythm Hunters

L'Heure bleue
Jeudi 7 mai 2026, 20h15

A la fresh

L'Heure bleue
Samedi 23 mai 2026,
Dimanche 24 mai 2026

Présentation de la saison 2026-2027

L'Heure bleue
Jeudi 28 mai 2026

JUIN

Brundibár

De Hans Krása
Mise en scène Agathe Portner et Lisa Wallinger
L'Heure bleue
Samedi 20 juin 2026, 18h15
Dimanche 21 juin 2026, 11h15 et 17h15

ENGAGEZ-VOUS

Vous souhaitez vous rapprocher de l'institution et devenir acteur de la vie du Théâtre populaire romand ? Devenez membre de l'Association des Amis du TPR et partagez votre passion du théâtre avec d'autres amoureux !

VOUS RECEVREZ gratuitement *Le Souffleur* chez vous dès sa parution

VOUS RENCONTREZ les artistes lors de soirées spéciales

VOUS ASSISTEREZ aux répétitions ouvertes

VOUS BÉNÉFICIEREZ d'une réduction de CHF 5.- sur chaque spectacle de la saison

VOUS POURREZ ACQUÉRIR L'ABONNEMENT L'AMI-E POUR 190 CHF

- 10 spectacles à choix
+ 3 invitations

- Accompagnement gratuit des enfants

- 3 spectacles supplémentaires au tarif réduit

- Une invitation à la tournée annuelle

COTISATIONS

30 francs, étudiants, chômeurs

40 francs, AVS, AI

70 francs, AVS, AI double

60 francs, simple

90 francs, double

150 francs, soutien

CCP 17-612585-3

**ASSOCIATION
DES AMIS DU
TPR**

Rue de Beau-Site 30
2300 La Chaux-de-Fonds
amis@tpr.ch

Plus d'infos en page 66
de votre programme ou
sur le site www.tpr.ch

Tous les *Souffleur* précédents
sont sur le site www.tpr.ch/amis

Consultez aussi
la page du *Souffleur* sur



SAISON 2025 | 2026

Réservations et renseignements :
Billetterie 032 967 60 50 www.tpr.ch

LA NUIT JUSTE AVANT LES FORÊTS

Du mardi **10** au vendredi
13 mars 2026, 19h15
Samedi **14 mars** 2026,
18h15
Dimanche **15 mars** 2026,
18h15

au Temple Allemand
durée 1h15, dès 15 ans

En coréalisation avec le
Centre de culture ABC

Texte
Bernard-Marie Koltès

Conception et jeu
Fanny Künzler

Regard extérieur
**Anne Bisang,
Juliette Vernerey,
Baptiste Vurlod**

Scénographie
Anna Popek

Costumes
Zoé Marmier

Lumières
Gaël Chapuis

Son
Marcin De Morsier

Chorégraphe
Maky Grochain

Production
Cie Les Filles d'Artémis

GRAND CONSEIL

Du mardi **17** au
dimanche **22 mars** 2026
Du mercredi **25** au
samedi **28 mars** 2026
Ma. - me. 19h,
je. 20h, ve. 20h30,
sa. 18h et di. 17h

à Château de Neuchâtel
- Salle du Grand Conseil
durée 1h40, dès 14 ans

En coréalisation avec le
**Centre de culture ABC,
Le Pommier,
le Théâtre du Passage**

Mise en scène et
écriture
Laurence Maître

Avec
**Françoise Boillat,
Alain Borek,
Aloïse Held,
Anne-Sophie
Rohr Cettou,
Sébastien Ribaux**

Accompagnement
écriture
Valérie Poirier

Assistanat à la mise en
scène et dramaturgie
Delphine Abrecht

Conseillère juridique
Fanny Matthey

Costumes
Célien Favre

Direction technique
Harold Weber

Production
Compagnie Provisoire

LA MISÈRE DU MONDE

Jeudi **23 avril** 2026,
19h15
Vendredi **24 avril** 2026,
19h15
Samedi **25 avril** 2026,
18h15

à Beau-Site
durée 1h20, dès 15 ans

Texte
**Pierre Bourdieu et
son équipe**

Mise en scène
Orélie Fuchs

Avec
**Tan Chen,
Claire Deutsch,
Vincent Fontannaz,
Davide-Christelle
Sanvee**

Adaptation du texte
Odile Cornuz

Dramaturgie
Michèle Pralong

Concept plastique
Tan Chen, Orélie Fuchs

Costumes
Amandine Rutschmann

Lumières
Joana Oliveira

Son
Linus Johansson

Production
Cie*

Echo cinéma